

Malick Sidibé : l'hommage de Monique Barbier -Mueller

- Par [Valérie Duponchelle](#)
- Mis à jour le 18/04/2016 à 18:10
- Publié le 18/04/2016 à 12:26



EXCLUSIF - La grande collectionneuse suisse qui a beaucoup oeuvré pour le Mali, raconte pour *Le Figaro* comment elle rencontra cette figure légendaire de Bamako, le père de la photographie africaine disparu le 14 avril.

Publicité

Son père était le grand collectionneur Josef Mueller (1887-1977), jeune homme curieux né dans une famille bourgeoise de Soleure (Solothurn), en Suisse alémanique, et passionné spontané d'art moderne qui consacra, à 20 ans, son revenu d'une année entière à acheter une toile de Ferdinand Hodler. Fille unique, amateur passionné et mécène suisse de renom, [Monique Barbier-Mueller](#) est, elle aussi, un fort tempérament du monde de l'art.

Sa tante, Gertrud Dübi-Müller (1888-1980), posa en jeune fille bien née, avec grâce et tenue, pour le peintre suisse Ferdinand Hodler (1853-1918), aîné et ami qu'elle photographia *Dans la loggia de son appartement du Quai du Mont-Blanc*, 1918, jusqu'à son lit de mort (ses précieux vintages furent exposés début 2013 dans l'exposition *Ferninand Hodler à la Fondation Beyeler de Bâle*).

Monique Barbier-Mueller vient de lui consacrer un livre, *A ma tante*, publié par «Libro», (Verlag Neue Zürcher Zeitung), département d'édition de la *Neue Zürcher Zeitung*, le journal de langue allemande le plus important de Suisse qui a une bonne audience en Allemagne (176

pages, 110 illustrations couleur et noir et blanc, 58 à 59, 80 € en cours de traduction française).

L'Afrique - et surtout le Mali- est l'autre continent de coeur de cette Genevoise, voyageuse intrépide et sans répit. Passion pour une civilisation immense qu'elle partage avec son époux Jean-Paul Barbier-Mueller, le grand collectionneur d'arts premiers, mais qu'elle vit plus directement sur le terrain. Pour *Le Figaro*, elle nous confie le souvenir précieux de sa rencontre avec [Malick Sidibé, le photographe malien disparu le 14 avril à Bamako](#).

Le voici.



«Malick m'a donné, en douceur, sans avoir l'air d'y toucher, plusieurs belles leçons de vie africaine. Notre première rencontre a ressemblé à un conte de fées: il suffisait de formuler son souhait de la manière requise et votre souhait se réalisait.

J'étais dans un taxi brinquebalant de Bamako, assise à côté du chauffeur, quand le passager à l'arrière exhala dans un hoquet:

-«Quel dommage de ne pas savoir comment rencontrer un des plus extraordinaires photographes du continent!»

-«Qui nous en empêche? Répondis-je, vous savez son nom?»

-«Oui, mais ce n'est pas assez!»

-«En Afrique, si! Son nom?»

-«Malick Sidibé».

Je me tournai vers mon chauffeur: «Tu le connais!»

-«Oui.»

-«Il est à Bamako»

- «Oui»

- «Tu sais où?»

-«Oui»

-«C'est loin?»-

-«Non»

-«Alors on y va!».

Un quart d'heure plus tard, on découvrait l'échoppe plus que modeste, les étagères où s'entassaient, sous une poussière assassine, les appareils photographiques que même les ignorants contemplaient avec respect, et Malick, le maître, niché au sein d'un petit aréopage disparate, qui se renouvelait chaque jour. À côté de la famille indispensable, tous les reporters en vadrouille, d'invraisemblables Américaines qui avaient appris le ouolof ou le baoulé, et que j'écoutais avec un sentiment d'envie réel.

Comptabilité touchante de toutes ses épreuves

Obtenir d'être photographié par le maître ne posait aucun problème: on se plaçait devant une couverture à carreaux noirs et blancs suspendue d'un mur à l'autre, tandis que le fils de Malick réglait les éclairages. L'artiste vous donnait quelques conseils pour rectifier une attitude, accentuer un sourire, déplacer un pied trop présent ; l'éclair de magnésium vous surprenait, et l'on convenait qu'on reprendrait le film au retour du voyage prévu, pour le faire développer et tirer à Paris, avant de le rendre à Malick qui gardait une comptabilité touchante de toutes ses épreuves.

Lors de notre très grande exposition à Munich, à la Haus der Kunst, j'ai fait venir Malick pour photographier l'événement. Connaissant ses goûts, je me suis attachée à lui montrer aussi ce qui me semblait particulièrement remarquable dans les collections royales bavaroises et surtout le Cabinet des Trésors ruisselant d'ors, de perles et de pierres précieuses et scintillantes.

Le lendemain, un bus nous fit traverser la campagne et les forêts en nous amenant au château de Herrenchiemsee. Malick ouvrait de grands yeux, et je ne pus me retenir de le questionner pour lui demander laquelle de toutes ces merveilles qu'il avait contemplées, l'avait le plus impressionné. «La campagne si verte, me dit-il, cette herbe si riche, ces arbres si beaux.» Et je

me rappelai soudain le bétail efflanqué qui survivait alors péniblement à la période de sécheresse qui avait frappé le Mali.

«Comment ces palais si lourds tiennent-ils sur l'eau?»



Quand avec [Lucille Reyboz, photographe, elle aussi, amoureuse du Mali](#), nous avons toutes deux pris soin de pris dans le tumulte de la Biennale de Venise dont il recueillait le prix (premier Africain à recevoir cet honneur et premier photographe), il n'a cessé de me surprendre par la qualité de ses émerveillements.

Les méandres des voies d'eau de la Vénétie vues du ciel ne réussirent pas à l'impressionner. Et il me déclara avec un certain accent de supériorité que cela lui rappelait les environs de Mopti au Mali.

Un peu plus tard, j'eus ma revanche: dans l'embarcation descendant le Grand Canal, j'eus la satisfaction de voir Malick muet, frappé de stupeur.

À la fin il me dit: «Mais comment ces palais si lourds tiennent-ils sur l'eau?»

Nous plaisantions Malick sur sa faiblesse pour les jolies jeunes femmes.

C'était un artiste: comment aurait-il pu ne pas admirer la beauté? Sa religion lui permettant d'avoir quatre épouses, à condition que chacune soit traitée avec les mêmes égards, il y eut une période où la recherche d'une nouvelle épouse, la quatrième, le préoccupa beaucoup. Et puis un jour j'appris qu'il avait trouvé cette compagne rêvée, qu'il me présenta.

Grande surprise: ce n'était pas une de ces jeunes filles en fleurs joliment potelées dont la vue le réjouissait dans la rue. Sa nouvelle femme avait vécu, avait perdu son mari, et, connaissant depuis longtemps Malick. C'était elle qui était venue lui demander de l'épouser, car son état de veuve la mettait dans une situation difficile, confinant à la misère. Grand seigneur, vrai gentleman, Malick avait accepté de s'unir à cette amie d'enfance.

Cette Afrique qui nous manque

J'ai été profondément impressionnée par le discours de remerciement de notre ami lorsqu'on lui remit le Lion d'Or de [la Biennale de Venise](#). Les Africains sont de grands orateurs, mais je ne m'attendais pas à une si sensible hiérarchie du mérite de chacun. Ce n'était ni sa langue, ni son milieu.

Mais Malick était homme de culture. Se référant à sa coutume ancestrale, il commença par remercier le maire de la ville, de qui dépendaient tous ces bienfaits dont il bénéficiait ce jour-là.

Puis il passa aux choses sérieuses pour évoquer d'abord celui qui l'avait en premier reconnu, soutenu, aimé durant tant de longues années, faisant fondre en larmes [un André Magnin](#) qui n'en attendait pas tant. Chacun eut sa part, avec un sens de la justice qui n'égalait que sa sensibilité. Son long discours ne comporta pas la moindre erreur, il mentionna tous ceux qui devaient l'être sans se tromper ni de lieux, ni d'attributions.

Ce fut une très belle fête, pleine de chaleur humaine, une grande leçon d'humanité.

Pour ce jour-là, et pour beaucoup d'autres que j'aurais encore aimé pouvoir vivre, je pense aujourd'hui avec chaleur à [Malick Sidibé](#), mon ami, et à cette Afrique qui nous manque.»

<http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2016/04/18/03015-20160418ARTFIG00118-malick-sidibe-l-hommage-de-monique-barbier-mueller.php>